

# Se relever d'entre les pauvres

**"Il sent déjà", dit l'Évangile. Et Jésus pleure devant le tombeau de Lazare.**



Photo: François TEFNIN

Il paraît qu'à Port-au-Prince, la puanteur des cadavres ne s'évapore pas facilement. À Port-au-Prince, peu de temps après l'effondrement d'une école, des secouristes ont entendu des pleurs et des appels au secours d'enfants coincés sous les décombres, et ils demeurèrent là, à s'arracher les ongles et à se démanteler les bras, en essayant inutilement de déblayer les gravats et en hurlant eux-mêmes leur désespoir: ils n'avaient ni grues ni machines, et les enfants, lentement, étouffaient dans les ruines, à quelques centimètres d'eux.

Ce n'est pas beau, le malheur. C'est quotidien, hélas. C'est un gamin qui se donne la mort. C'est une fille de 15 ans qui n'est presque plus une jeune fille: une tête chauve, un corps sans ombre aux seins flasques, ravagée par le cancer; c'est une autre fille qui pèse 100 kilos, qui fuit les quolibets et qui pue la transpiration; c'est ce papa d'élève qui, lui, sent l'alcool et que son épouse accompagne à la réunion des parents, en jetant des petits regards furtifs sur l'entourage prêt à juger. Ce n'est vraiment pas beau, la croix, et ça ne sent pas bon. Même si les vautours, les photographes, les juges, les blagueurs et les commentaires sentencieux en font leur pain.

*"L'enfant n'est pas morte, elle dort",*

dit le Nazaréen devant la fille de Jaïre, et tout le monde se moque de lui.

C'est ridicule, en effet, de refuser l'inéluctable. Comme disent les braves gens: ça ne sert à rien de soulager une misère, puisque la misère proliférera toujours. Ce n'est pas utile, après tout, de sauver un enfant de la faim: tant d'autres vont y succomber. Et à quoi bon se battre pour qu'un élève s'en sorte, quand on sait le nombre d'adolescents découragés ou malveillants qui se laisseront aller, traîneront dans la rue et finiront en IPPJ?

Et pourtant, contre le malheur, la faim, la maladie, l'injustice, la déraison s'entête: *"Il y a un mystère du bien"*, disait un jour le romancier français Georges-Paul CUNY; et René CHAR: *"Le réel, quelquefois, désaltère l'espérance, et c'est pourquoi, contre toute attente, l'espérance survit"*. Mais que serait une espérance qui se délierait du malheur? Que serait le mystère du bien, s'il ne traversait pas l'évidence du mal et des désastres?

À ses amis terrés au Cénacle, le Ressuscité de Jérusalem a d'abord montré ses plaies. Le corps glorieux porte les stigmates de tout ce qui transperce la vie humaine: hontes et blessures, vices et crapuleries, maladies et tortures. Et si la tradition chrétienne en fait le *"premier né d'entre*

*les morts"*, c'est parce qu'il a suffisamment su se faire proche des marginaux, des lépreux, des publicains, des pécheurs, des prostituées, des sidéens, des cancre, des mauvais parents, des élèves en perdition, des taulards et de toutes les victimes. Parce que les récits de l'Évangile le montrent au chevet de la fille de Jaïre; parce que, dans ces mêmes récits, on le voit pleurer devant la tombe malodorante d'un ami. Parce qu'il a ardemment désiré la vie pour les autres avant de suivre son chemin, jusqu'à ce que mort s'en suive.

*"Nous laisserons pleurer/les larmes sont un châle"*, écrit Jacques VANDENSCHRIK. *"Détrompe-toi/Le ressuscité n'a pas d'ailes"*, dit un autre poète de la même trempe, Jean-Pierre LEMAIRE.

La compassion du Christ a ouvert un chemin silencieux qui, dit-on, relève les vivants de la mort même. Cela ne s'est pas passé dans les nuages, mais près de nos histoires humaines. Cela ne s'est peut-être pas seulement passé jadis.

Bonne fête de Pâques. ■

LUCIEN NOULLEZ

Merci aux poètes, aux évangiles: *Jean 11, 35-44; Marc 5, 21-43; Jean 20, 26-29* et à André MYRE: *Pour l'avenir du monde. La résurrection revisitée*, Éditions Fides, Montréal, 2007.